

La substance de Whitehead
par Jean-Luc Gautero

Whitehead (et Russell) contre la substance

Cet article semble peut-être par son titre promettre plus qu'il ne s'efforcera de tenir : car il ne sera pas question ici de résumer en quelques pages la substance de l'œuvre de Whitehead, mais, plus modestement, de préciser sa conception de la substance. Encore cette formulation peut-elle également se révéler trompeuse : elle pourrait laisser croire que la substance est un concept sur lequel s'appuierait Whitehead, un concept qui prendrait pour lui un sens original que nous développerions. Tel n'est pas le cas. Il n'y a pas de place dans la philosophie de Whitehead pour le concept de substance, car elle le rejette explicitement, au point que l'on pourrait lire la philosophie du procès comme suscitée par ce rejet. On se contentera d'en donner un aperçu, une présentation d'ensemble de la pensée de Whitehead ne pouvant se faire correctement sur la longueur d'un article. On détaillera plutôt en quoi pour Whitehead ce concept de substance est doublement fautif : à sa source, comme provenant d'une simplification abusive, et dans ses conséquences, parce que si la simplification, même abusive, peut avoir du bon dans un premier temps, il est trompeur et stérilisant de s'y attacher au point de ne plus voir dans la réalité que la conception simplifiée que nous nous en faisons.

Ces deux types de fautes, cependant, peuvent être disjoints : pour le mettre en évidence, on présentera conjointement la critique whiteheadienne de l'origine du concept de substance et la critique russellienne, car elles sont très proches l'une de l'autre. Or si Russell partage avec Whitehead l'analyse de certaines des conséquences néfastes de l'emploi immodéré de ce concept, il en est d'autres, les pires peut-être quant à leur portée pratique, qui se retrouvent dans sa philosophie. Chemin faisant, nous serons amenés bien sûr à noter ce que nos deux auteurs entendent par substance, et qui n'est pas très original – fort heureusement : il serait un peu facile, mais de peu d'intérêt, de donner à un concept un sens nouveau avant de le critiquer.

D'où vient l'idée de substance ?

À la base, pour Russell comme pour Whitehead, l'idée de substance semble surgir naturellement de nos observations du monde qui nous environne (et il s'agit en cela d'une idée très simple). Ainsi Whitehead écrit dans *La Science et le monde moderne* : « Considérons de quelle façon les notions de substance et de qualité surgissent. Nous observons un objet comme étant une entité dotée de certaines caractéristiques. En outre, chaque entité individuelle est appréhendée en fonction de ses caractéristiques. Ainsi, nous observons un corps ; nous notons certains détails le concernant. Peut-être est-il dur, bleu, rond et bruyant. Nous observons quelque chose qui possède ces qualités : en dehors de ces qualités, nous n'observons rien. En conséquence, l'entité est le substrat, ou la substance, à quoi nous attribuons ces qualités. Certaines sont essentielles, de sorte que si elle en était privée, l'entité ne serait pas elle-même ; tandis que d'autres sont fortuites et remplaçables. » C'est très proche de ce qu'écrit Russell dans *An Outline of Philosophy* : « La catégorie de substance est un concept qui s'est développé à partir de la notion du sens commun de "chose". Une substance est ce qui a des qualités, et est en général supposé indestructible, quoiqu'il soit difficile de voir pourquoi. Les métaphysiciens sont tombés sous son emprise en partie parce que la matière et l'âme étaient tenues pour immortelles... »

Ici, avant de poursuivre cette citation, il convient de s'arrêter à cette phrase, qui représente une petite divergence entre les deux auteurs : Russell nous donne une première raison de l'importance de la substance pour les métaphysiciens – raison sur laquelle au demeurant il insiste peu : la croyance en l'immortalité de la matière et de l'âme. Pour Whitehead, cette raison n'en est pas une : on serait tenté de dire qu'il voit au contraire – on y reviendra – les concepts de matière et d'âme comme une conséquence de celui de substance.

« ... en partie par un transfert hâtif à la réalité d'idées provenant de la grammaire. Nous disons : "Pierre court", "Pierre parle", "Pierre mange", etc. Nous pensons qu'il y a une entité, Pierre, qui fait toutes ces choses, et qu'aucune d'entre elles ne pourrait être faite s'il n'y avait quelqu'un pour les faire, mais que Pierre pourrait très bien ne faire aucune d'entre elles. De même, nous attribuons des qualités à Pierre : nous disons qu'il est sage, et grand, et blond, etc. » Cette longue citation de Russell permet particulièrement bien de voir que la « substance » dont il nous parle (et dont Whitehead nous parle) est substance aux sens A et B du Dictionnaire Philosophique de Lalande – et elle établit en même temps le rapport entre ces deux sens, sens que l'on peut rappeler : « A. Ce qu'il y a de permanent dans les choses qui changent, en tant que ce permanent est considéré comme un sujet qui est modifié par le changement tout en demeurant "le même" et en servant de support commun à ses qualités successives. [...] B. Ce qui existe par soi-même sans supposer un être différent dont il soit un attribut ou une relation. » Pierre est ce qu'il y a de permanent dans ses occurrences changeantes, et en tant que tel il existe par lui-même, sans supposer aucune de ses qualités. Il ne peut donc être vu comme un attribut de l'une d'entre elles.